

Les Carabiniers, mise en scène par la Compagnie Valsez-Cassis

Mais venons-en au lauréat des professionnels et des jeunes, le meilleur spectacle. *Les Carabiniers*, c'est d'abord une pièce de l'italien Beniamino Joppolo, contemporain d'Audibert qui l'a traduite en français. Mais cela, ils ne le savaient pas, les adaptateurs et metteurs en scène Yves Pagès, François Wastiaux et Agnès Sourdillon. Ce qu'ils connaissaient, c'est le film que Jean-Luc Godard en a tiré. Godard avait adapté Joppolo, la *Compagnie Valsez-Cassis* a adapté Godard. Ils ont fait de la pièce une sorte de Brecht clownesque... alors que la référence ne devrait-elle pas remonter aussi — plutôt ? — à Karl Valentin ? Une ferme très démanée où Lucia vitotte parce qu'on y travaille en famille : la fille Venus, les fils Ulysse et Michel-Ange. Le curieux, ce sont ces noms, plutôt pour le farfelu que pour autre chose. Surviennent deux carabiniers-recruteurs que les femmes, avisées, tentent d'envoyer chez les voisins ; mais les hommes mordent à l'hameçon ; tant de promesses, dont des titres de propriété, qu'ils se laissent embarquer. Ils font ce qu'on attend d'eux ; vainqueurs ils violent, tuent, pillent ; et ils reviennent à la ferme avec leur butin.

Las ! les valises ne contiennent que beaucoup de cartes postales. Ce n'est pas la fin des malheurs ; les vainqueurs sont maintenant les vaincus. On a à répondre de tout quand on se retrouve dans le mauvais camp. Les carabiniers sont les deux adaptateurs, Pagès et Wastiaux, et ils endossent avec esprit la réputation de brutes finaudes que Voltaire a faite avec esprit aux sergents-recruteurs. Les paysans nigauds empruntent leur jeu au comique-catastrophe (Christophe Pourcines et Valéry Wolf). La veuve Lucia est une Mère Courage plutôt déboussolée et inefficace (Valérie Habermann) et la sœur, une mouche du coche affolée et encombrante (Stéphanie Constantin). Tout cela fonctionne très bien.

T H É Â T R E

**Les turbulences
du Maillon**

TRAHIR POUR RENDRE HOMMAGE

Entretien avec François Wastiaux et Yves Pagès.
Par Maïa Bouteillet
Photos : Fabrice Wagner (1) - Franck Courtès (2)

Lorsque Godard réalise *Les Carabiniers* en 1963, c'est surtout à la guerre d'Algérie qu'il pense. Lorsque la compagnie Valsez Cassis reprend le scénario pour le théâtre en 1992, la guerre du Golfe vient de s'achever. Renforcé par ce nouvel éclairage d'actualité, l'adaptation de François Wastiaux, metteur en scène, et d'Yves Pagès, écrivain et dramaturge, n'en reste pas moins fidèle à l'esprit de Godard. Entretien cinéphile avec les deux piliers de la bande.

LimeLight : Quelle a été votre démarche par rapport à Godard ?

François Wastiaux : Notre spectacle, tout en étant inspiré du film de Godard, en est pas mal éloigné. On s'est aventuré sur notre propre terrain : Yves y a instillé sa propre pensée ainsi que toute une terminologie issue de la guerre du

Golfe. Nous aurions pu prendre le scénario et en faire une extension mais c'était risquer le remake, de tomber dans un hommage larvé.

Godard avait déjà su tailler à la serpe dans la pièce originale de Beniamino Joppolo. Il est intéressant en ce qu'il revisite les choses. On n'avait aucune raison de ne pas avoir la même attitude que lui.

Yves Pagès : Techniquement, c'est un texte adapté par Rossellini au théâtre, revu par Jean Gruault, revu par Godard et finalement par nous : une maman n'y reconnaîtrait pas ses petits ! On a créé



un désordre pour trouver un nouvel ordre dramaturgique.

Quand j'ai travaillé, je n'ai pas relu la pièce, je n'ai pas revu le film, je me suis penché sur le texte pendant un mois et j'ai coupé... A la fin, je me suis aperçu tout simplement que j'étais retombé sur les 9/10 e des coupes de Godard, sur les mêmes éléments intéressants. C'était logique. Par exemple, l'épisode des cartes postales que Godard a mis en épingle et que nous avons encore amplifié tient une demi-page dans le texte original. Je crois qu'il faut trahir les oeuvres d'art

pour les faire accoucher d'autre chose quarante ans plus tard, et c'est peut-être en ne gardant que deux pages qu'on va lui rendre hommage !

L.L. : Votre pièce renvoie à une critique des médias qui n'est pas dans le scénario original...

Y. P. : Godard termine son film sur les horreurs de la guerre, ce qui me semble un peu moralisant et pas très intéressant. Notre parti-pris a plutôt été de conclure sur les horreurs de la paix puisque c'est là-dedans que l'on vit. Finir sur les cartes postales - cette fin qui n'en finit jamais - c'est dire que le discours destructuré et publicitaire de l'économie mondialisée, ce discours de la paix des âmes anesthésiées par l'économie c'est la véritable tragédie moderne. A la fin, on est des espèces de zombies médiatiques qui continuons indéfiniment à entonner la litanie et la ritournelle du monde occidental. Dans cette scène, on a essayé de montrer que l'image c'est à la fois le désir et l'aliénation, c'est ce que disait déjà Godard et la pensée situationniste avant lui. La Samaritaine sur une carte postale c'est la Samaritaine ! C'est vrai et si on est un minimum artiste on le croit. C'est comme ça qu'on arrive à créer des illusions complètement géniales et c'est en même temps l'aliénation.

L.L. : Vous êtes familiers de cette réflexion sur l'image notamment par les cours de cinéma que vous donnez à Paris VIII ?

F.W. : Ou plus exactement des happenings permanents (rires) ... Non mais c'est plutôt un peu de savoir vivre, là aussi on retrouve Godard qui dit que quand les profs sauront lire un texte, l'enseignement sera plus intéressant. Alors on travaille par exemple sur la simple lecture, sur la notion de durée, sur la naissance de la parole, en fait sur la

genèse d'une création où la technique vient après.

Y.P. : Ce qui est très frappant c'est l'envie délirante qu'ont les étudiants de filmer, de tourner n'importe quoi, de faire de l'image de manière presque névrotique sans méditer quoi que ce soit alors qu'ils n'ont rien à dire. La grande phrase terroriste des étudiants de vingt ans c'est « Je vois », on ne peut plus discuter après, c'est fini. En fait, ils ne voient rien du tout mais ils sont persuadés que le "Dieu-Caméra" va résoudre les lacunes, l'absence de vécu, l'absence de patience. Quand on veut dire des choses il faut les laisser mûrir, il faut avoir de la patience. Il y a pas mal d'étudiants qui ont tout simplement envie de faire des clips !

L.L. : Et vous, vous avez un désir de cinéma ?

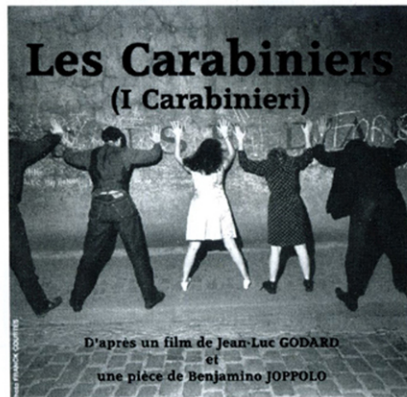
Y.P. : Le cinéma est extrêmement casse-gueule... au théâtre, si on se plante, on peut recommencer. Le cinéma reste pour nous un projet marginal. On a une idée d'après un scénario de Céline qu'il avait écrit pour Arletty et qui se passe à Paris, dans les bars, la nuit. Une ambiance très nocturne, très "néo-nouvelle vague". Ça sera d'autant mieux qu'on le réalisera entre copains et peut-être qu'il se passera quelque chose au moment du tournage... On va essayer de préserver la culture théâtrale dans le côté artisanal.

F.W. : Il faut dire que les conditions de création idéales, cette fragilité du risque consenti se trouvent beaucoup plus facilement au théâtre. Pour nous, cela peut sembler intéressant justement d'essayer de transposer ce risque et cette innocence du théâtre au cinéma.

Y.P. : Pour prendre l'exemple de notre dernière création, *Les Gauchers* (1), tirée d'un roman que j'ai écrit, on peut dire de façon insolente qu'on a fini l'adaptation le lendemain de la première. Pour présenter notre projet aux structures théâtrales, on a simplement envoyé le texte du roman

mais elles n'avaient ni la distribution, ni l'adaptation pour le théâtre. Et pourtant il s'est quand même trouvé des gens qui font confiance à François pour ce qu'il a fait avant et pour nous donner carte blanche. Et en plus ils donnent de l'argent pour ça ! Je peux vous dire qu'au cinéma dans des conditions similaires les producteurs hurlent de rire par terre.

L.L. : Vous parlez de Céline tout à l'heure, vous aviez monté *Voyage au bout de la nuit* en 1990, après il y a eu Cervantès et puis Godard... Quelle est la filiation ?



F.W. : C'est partir d'un point initial et le pousser jusqu'au bout : il y a donc d'abord eu le roman culte de Céline qu'on a tous lu à vingt ans et sur lequel Yves a mené une recherche universitaire. Le retour à Cervantès avec *Don Quichotte* s'explique bien par rapport à Céline où l'on retrouve aussi cette dimension chevaleresque, picaresque. Ensuite Godard - qui est un bon repère

pour notre génération en ce qu'il a intégré toute cette culture - a été lui-même très imprégné de l'oeuvre de Céline et s'y réfère constamment. Et maintenant le texte d'Yves qui a adapté tous les précédents, où l'on retrouve une notion d'oralité chère à Godard et indirectement à Céline.

Y.P. : La façon dont on est passé d'un projet à l'autre n'est pas rationnelle mais on retrouve dans le projet d'après ce pourquoi on avait monté le projet d'avant. Ce qui est caractéristique du travail de François c'est qu'il ne catérine pas le répertoire : monter cinq spectacles à la suite signifie que chaque spectacle se joue par rapport à l'autre. A l'origine, il y a un a priori qui me semble essentiel - certainement lié au déclin de la littérature romanesque - c'est l'amour du texte comme matière. Le théâtre se fait à partir de matière-texte, pré-découpée ou non, si elle ne l'est pas on va s'en débrouiller.

F.W. : C'est ce que disait Vitez : toute cette littérature nous appartient et il faut l'appréhender, il faut la jouer. Evidemment l'adaptation pose des questions délicates. A priori *Les Gauchers* c'est pas représentable ! (rires) ... Il y a vraiment une difficulté à porter cela au théâtre. Il y aurait aussi le mythe Cassavetes et le rapport qu'il a eu au cinéma dont on peut parler au théâtre... Toute cette liberté il faut la saisir !

Entretien réalisé à Strasbourg
par Maïa Bouteillet le 27 mai 1993
au Maillon.

(1) *Les Gauchers* d'Yves Pagès est publié chez Julliard

Le spectacle des Carabiniers, grand prix des Turbulences 92, a été repris au Maillon en mai dernier.

Libération

T H E A T R E

MAILLON

Des Carabiniers en « Turbulences »

Pentecôte de compétition pour onze jeunes troupes invitées à Strasbourg. Des rencontres, les deuxièmes, dominées par l'adaptation godardienne que François Wastiaux et Yves Pagès ont proposée de la pièce de Benjamino Joppolo.

Strasbourg, envoyée spéciale
 L'a mère s'appelle Lucia. La fille, Vénus. Les deux fistons en âge de partir sous les drapeaux répondent aux croquignoles prénoms d'Ulysse et Michel Ange. Le père ? A disparu. Fin fond de la campagne en Italie. Un plateau nu et noir pour tout décor. Quand, en 1963, Jean-Luc Godard adapta à l'écran *les Carabiniers*, pièce taillée dans le silex de Benjamino Joppolo, il tourna en noir et blanc, au milieu de nulle part, dans la banlieue de Paris qu'on appelait pour de vrai la zone, il s'était choisi un terrain vague, très vague, et n'eut pas besoin de stars. Son film rest. Et toute l'intelligence du jeune metteur en scène François Wastiaux est d'avoir tenu à faire des *Carabiniers* un

spectacle « d'après Godard » : une transposition de ses images, de son univers, tout autant que des dialogues de Joppolo, ici un peu réécrits par son coéquipier Yves Pagès.

Pagès et Wastiaux. Inscrivez leurs noms dans vos tablettes — plus un troisième, celui d'Agnes Sourdilhon co-metteur en scène. Leur troupe, dite Compagnie Valsez-Cassis, a été récompensée, donc, par deux des quatre jurys — pas moins ! — rassemblés du jeudi 4 au lundi 8 juin à Strasbourg : parmi les onze spectacles invités par le Centre culturel du Maillon au long de cette deuxième édition des Turbulences (rencontres de troupes par principes débutantes ou encore peu connues), il n'y pas l'ombre d'un doute : les *Carabiniers* l'emportaient haut la main.

Wastiaux a déjà monté deux adaptations. L'une du *Voyage au bout de la nuit* de Céline, l'autre du *Don Quichotte* de Cervantes. Avec les moyens du bord, ou plutôt ceux trouvés au département cinéma de l'université de Saint-Denis Paris-VIII, avec aussi la bienveillance du théâtre Espace-Acteurs de Mont-Saint-Aignan, dans la banlieue de Rouen.

Wastiaux est, de surcroît, un solide comédien débarquant là, dans les *Carabiniers*, sous la casquette d'un des

deux gendarmes du roi venant annoncer l'ordre de mobilisation, l'autre ayant les traits d'Yves Pagès. Panique de la livide veuve Lucia, aux longs cheveux noirs (Valérie Habermann). Affollement splendide de la frangine blonde coiffée comme au temps de *Salut les copains*. Départ enchanté de ces pauvres deux niguards de paysans croyant au miroir aux alouettes de la guerre, rêvant des horreurs que, soldats, ils auront tout loisir de commettre. S'imaginant des fortunes mirifiques. Puis leur retour... mallettes en carton-pâte bourrées de cartes postales en guise de titres de propriété imaginaires. Ils vont déchanter, ces combattants (foliment joués par Christophe Pourcines et Valéry Volf) : le monarque a pactisé avec l'ennemi, les voilà bons pour le poteau. Désolation de la mamma.

Il y a dans la prestation des six personnages au service ici d'un sacré auteur une énergie de la plus revigorante espèce. Il y a peut-être, ici ou là, des bouillons à resserrer, quelques passages à abrégé éventuellement, mais on ressort des *Carabiniers* en ayant fait connaissance avec des gens maigres, dont la conviction emporte. Bon vent à eux.

Mention aussi à la *Brouette du vinaigrer*, montrée déjà cette saison au petit théâtre de La Main d'Or, occa-

sion d'apprendre de quel bois se chauffait, aux alentours de 1789, le dramaturge bien oublié Louis Sébastien Mercier, ce précurseur du drame bourgeois que la compagnie Parades et Paradoxes, dirigée par Edgar Peitier, a choisi de faire revivre. Les structures culturelles d'Alsace, en récompensant ceux-là, promettent de les inviter.

Le jury des lecteurs du quotidien les *DNA (Dernières Nouvelles d'Alsace)* a opté, lui, pour les *Morts d'Orthello*, traversée du délire de ce fou de jalousie, mise en mots par Jean-Michel Desprats et interprétée par trois comédiens dans les rôles évidemment principaux de Desdémone (Virgine Lacroix, remarquable) Othello et Iago. Du sérieux, dirigé par Antoine Caubet, du théâtre Cazaril.

Si le spectacle d'après Pinter proposé par la seule troupe strasbourgeoise présente n'avait rien de convaincant, on se souvient en revanche avec extrême netteté et vraie admiration de *La neige vient du ciel*, échange tiré de lettres que s'adressent au sens propre deux comédiennes d'une belle sobriété, Agnès Galan et Claire Gernigon, l'une en prison pour avoir assassiné son mari, qui n'était autre que le père de l'autre. Duo au scalpel, signe Guy Moutset, cinéaste. Prenant.

Mathilde LA BARDONNIE

Opéra : préavis de grève

Les personnels de l'Opéra de Paris ont déposé pour le jeudi 11 juin un préavis de grève. Si, faute d'accord entre syndicats et direction, cette grève était effectivement décidée, elle compromettrait deux spectacles lyriques : la première de la nouvelle production du *Barbier de Séville* de Rossini au Palais Garnier, et la deuxième représentation de la reprise des *Noces de Figaro* de Mozart à la Bastille.



Sextuor

Quand on n'a plus assez de musique en soi pour faire danser la vie, on se réfugie à l'Espace acteurs où se donnent quatre garçons et deux filles dans une adaptation des *Carabiniers* de Godard. Deux clownesques carabiniers débarquent, leurs beaux discours sur la guerre chevillés au corps, dans une famille de paysans: ce sont les deux fils qu'ils veulent, pour aller à la guerre. Ubuesques, les monts et merveilles que promettent nos deux bouffons en ciré noir; désarmants les espoirs des deux mobilisés: «A la guerre, on pourra brûler les femmes?» Loin de l'artillerie pénitentiaire d'un Da Silva, à cent lieues des logorrhées de nos scènes théâtrales étriquées, le tandem Wastiaux/Pagès a su chorégraphier ce texte impossible et jubilatoire avec infiniment de virtuosité. Désopilant, gracieux, triste juste assez, à la façon d'un Prejlocaj, ça vaille aussi les nerfs et les comédiennes, solides, on! de l'abattage. C'est un événement; allez-y, bande de planqués. *Les carabiniers*, Théâtre Espace Acteur, jusqu'au 3.5, ☎ (1) 42 62 35 00. Photo Franck Courtès

